

Loin du désir de prendre la mer entre mes mains et de
brasser la peur où tu te caches, je pousse prudemment
cette barque fragile du silence, j'écoute les résurgences,
le chant d'amour

et je t'attends,

immobile sous des soleils d'argent.

Brillance de ses yeux
enveloppés de nuit

face à moi
la branche du désir

au fil des résurgences
je l'entends de loin
la louve est revenue

brillance de ses yeux
et le silence autour
comme un appel

irai-je là-bas
dans l'autre vie
avec elle

au large du sommeil
qui prenait mon courage

déposant Dieu
sur l'herbe des passions ?

La plaine déliée compose mon silence. L'heure sonne
du grand espace des mots, des longues cavalcades des
arbres.

Assis sur la pierre du temps, je la regarde. Elle danse
dans ce trait de lumière, là, sur la peau corail du désir
où son ventre lisse l'espérance, et les fleurs, les rubis,
les agates s'accouplent au bord du rêve où dorment
les étoiles.

Ô ma revenue
est-ce toi cette clarté
sur la pierre levée ?

Est-ce toi cette flûte légère
toi la musicienne
qui traverses le vent ?

Viens
lève l'ancre
vers ces pages de l'enfance
qui tant nous portait

tant levait haut
la spirale de vie !

Je marche entre les doigts du vent, simple tremblement de l'onde sur tes yeux. Tu ne le sais pas, en moi tu progresses.

Lisse ! La pierre est lisse aux courbes de ta hanche, et je reconnais la main de l'homme sur le corps de ma terre, sur le feu de l'enclume où s'affûte le cri.

Amour, mon amour, souviens-toi que pour nous les mots forcent l'image sur le point d'orgue de l'émotion. De la statue toujours en place dans les feulements humains, un oiseau sur le cœur propose mille chants.

Souviens-toi du vide où nous avons croisé le Grand Étonnement ; souviens-toi du sillon de l'homme, de la paume et de la pulpe.

Il est tôt pour te dire ; il est tard pour pleurer !

La vie est toujours ouverte
dans la croupe des mots
tendre prairie

reste
à prendre plume

s'accorder d'amour
en creusant des tendresses

de femmes

du bout
des pulpes mûres